SAINT
LUC
EDICAL

N° 1

SOMMAIRE



Dans tout syndrôme fonctionnel et vaso-moteur résultant d'un trouble de la circulation capillaire ou veineuse :

CEKAPIL

Flacon de 60 dragées

Association de vitamines C et K
et de facteurs « P »

Dépourvu de toxicité
Parfaitement toléré

Le CEKAPIL s'administre à la dose de **3 à 6** dragées par jour pendant 1 à 3 mois consécutifs (sans interruption pendant les règles)

Laboratoires HOUDE
1.001, Chaussée d'Alsemberg
Bruxelles 18

v.41
1969

Pour le

traitement des eczéma
Locacortèn

Un corticostéroïde de bon aloi



A chaque cas la forme qui convient

Lotion :	flacon de 15
Crème :	tube de 15
Onguent :	tube de 15
Crème + néomycine :	tube de 15
Onguent + néomycine :	tube de 15

C I B A

pour un « aggiornamento » de la profession médicale?

par Madame D. DELIEGE-ROTT,
docteur en sciences sociales,
maître de conférences à l'Ecole de Santé Publique U.C.L.

En mai dernier, Maître de Crayencourt nous a entretenus de l'intégration es médecins de la petite Europe. Ce problème impose aux médecins de divers ays de se comparer, de s'estimer assez différents sur le plan de l'organisation t de s'imposer une discipline qui leur permette de s'uniformiser. Devenus semlables, les médecins pourront entrer dans un système international dont ils doient être les co-auteurs avec les services administratifs dont la tâche est d'unirmiser la sécurité sociale. Ce travail fastidieux a fait l'objet d'un exposé du rofesseur Ribas devant les étudiants en médecine de Louvain en février 1968.

L'un et l'autre des conférenciers qui ont eu l'obligeance de nous informer sur aspect technique de l'organisation sociale ou médicale en Europe nous ont iontré combien ces questions méritaient l'intérêt du Corps médical. Mais le aractère technique sociologique rebutant les médecins, nous avons sollicité un)octeur en Sciences Sociales, Mme Deliège-Rott, qui, dans un article d'une larté parfaite, avertit les médecins du danger d'une situation immobile dans quelle un grand nombre d'entre eux restent ancrés.

L'auteur de l'article « **Pour un aggiornamento de la médecine** » appartient à es rares personnalités compétentes non médecins, capables de conseiller le Corps iédical dans la mutation de notre profession. Nous rappelons que Mme Deliège-ott a écrit sa thèse de doctorat en Sciences politiques et sociales sur : « **Le iédecin face au Marché Commun** ». Régulièrement, Mme Deliège publie des iises au point sur l'organisation de la médecine.

Caractère inéluctable des réformes

L'exercice de la médecine a traversé ces dernières années une évolution telle, que l'on éprouve une certaine gêne à encore le répéter. Si le fait lui-même n'est plus discuté, les esprits semblent moins prêts à en discerner les conséquences sociales pour la vie du praticien et les implications sur le plan des actions à entreprendre.

Les causes de transformation de l'exercice médical sont évidemment multiples et notre propos n'est pas d'en dresser ici l'inventaire. Rappelons seulement quelques points saillants.

329039

L'évolution des connaissances et la spécialisation concomitante on provoqué un parcellement des soins. Le progrès technique réclam l'utilisation d'un équipement toujours plus onéreux souvent « labour consuming », même si certaines techniques (informatique, automa tion des analyses...) peuvent assurer un accroissement de la « pro ductivité médicale ». Par ailleurs, la prise de conscience d'un droi aux soins (erronément baptisé de droit à la santé), de pair ave les possibilités nouvelles de diagnostic et de thérapeutique, on entraîné la hausse de l'appétit médical et un recours toujours accr au médecin.

Au centre de cette mutation, le médecin se voit soumis à des pres sions contradictoires, qui font de sa profession une profession écar telée, cherchant sa voie sur le chemin ardu qui donne à cet art la forme d'une science et les moyens de la technique.

Le médecin se voit confronté avec des problèmes nouveaux d'organisation, d'efficacité, de rendement, alors que le temps au cheve du malade et le réconfort moral constituent encore d'importants éléments de guérison.

Le médecin, fier à juste titre de son art, de son intuition, de sa capacité de diagnostic, voit celle-ci traduite en termes de probabilités par le diagnostic différentiel proposé par les ordinateurs.

Aidé par de prodigieux progrès techniques, il sait plus, il peut plus, il se sent dominer la matière ; mais il peut moins à lui seul... Il est non seulement dépendant de ces techniques, mais aussi de ses collaborateurs, des tiers qui en assurent le financement... Il subit une perte d'autonomie dans un monde lui-même plus artificiel.

Alors que, dans l'ensemble, les hommes se voient graduellement libérés des tâches serviles et dotés d'un temps de loisirs croissant, le médecin, par contre, se voit astreint à un travail plus fastidieux (paperasseries administratives) et surtout plus abondant : croissance de la demande médicale, augmentation des exigences des patients (apparition de procès de la part de patients non satisfaits).

Divers concepts de l'analyse sociologique permettent de voir que, parmi d'autres, ces transformations se répercutent sur tous les éléments du « rôle » du médecin : son statut, son « propre », son « cercle social » ([1]).

---

(1) Voir à ce sujet D. DELIEGE-ROTT, *Le Médecin face au Marché Commun,* Institut de recherches économiques, sociales et politiques, 1967, chap. XXIII et XXIV.

Ces changements ne constituent d'ailleurs que quelques exemples de ceux qui atteignent actuellement chaque élément du « marché » médical. Nous ne pouvons détailler ici l'évolution de la morbidité, de la demande médicale (pour des soins et aussi pour des tâches non thérapeutiques), des progrès scientifiques et techniques, de l'offre médicale (ampleur, démographie, caractéristiques, répartition), du rôle du médecin dans la société, de ses relations avec ses patients, ses collègues et les tiers ([2]).

Il serait plutôt paradoxal qu'un tel bouleversement ne réclame point de changements de structures, de modifications substantielles des conditions générales d'exercice de la médecine. Sans doute remarque-t-on ici aussi quelques signes timides d'évolution, mais aucune réflexion profonde n'anime le corps médical sur le devenir des structures mêmes de son « marché ».

Or, on peut se demander si les contingences techniques, économiques, psychologiques, socio-politiques... permettront la survie d'une profession souvent encore « artisanale » et « individualiste » au sein d'un monde hyperorganisé. Le danger apparaît donc de voir le corps médical perdre les rênes de ses destinées et dirigé par des pressions extérieures tirant leur puissance de leur force politique ou de leur poids économique. Le monde médical risque donc à la longue de se voir organisé contre son gré pour n'avoir pas pu ou n'avoir pas voulu s'organiser lui-même à temps.

Dans quelle direction faut-il chercher à orienter la médecine ? De multiples voies s'ouvrent entre la planification extérieure intégrale (dispensaire de quartier et fonctionnarisation) et l'organisation volontaire par la médecine de groupe et d'équipe. Il est vain, on le sait, de vouloir imposer partout une certaine démocratie ; mutatis mutandis, il serait illusoire de croire dans les vertus d'un seul mode d'organisation de la médecine. Des critiques et des louanges peuvent être invoqués de part et d'autre ([3]). Tout est question de tempérament national et du degré de civisme atteint par les individus comme par l'administration.

Une bonne synthèse a été tentée par J.-J. GILLON, *Médecine et santé - Transformations dans ces vingt dernières années.* Cahiers de Sociologie et de Démographie Médicales, Paris, VIe année, nº 4, oct.-déc. 1966, pp. 185-199.

Voir à ce sujet la juxtaposition saisissante de citations en sens divers de personnalités connues dans *« Recherches sur les conditions sociales de la médecine »*, Recipe, nº hors série, mars 1964.

Ce qui est certain c'est que ces structures sont en voie de chang ment. Il s'avère donc urgent à notre avis d'établir une vue prospe tive de la situation du monde médical de demain ; si comme le d G. BERGER, « **regarder l'avenir le bouleverse »,** l'on pourra dè lors concevoir les actions à entreprendre pour que les structure administratives, juridiques, politiques suivent sans trop de retar la mutation technique et économique que vit le monde médical l'heure actuelle.

Dans cet effort de réflexion, le médecin, pourtant bien préparé pa ses sept années d'études universitaires, subit le handicap d'un pratique professionnelle qui ne l'invite guère à quitter le terrain d cas particulier pour se porter au niveau d'une réflexion plus géné rale sur les normes d'organisation de sa profession. De plus, l médecin, à la fois juge et partie, se trouve attaché à une situatio existante dont il perçoit sans doute les défauts mais qui lui assur encore une médecine personnalisée d'une qualité qu'il apprécie, d pair avec l'indépendance, le prestige, le revenu...

Le présent article n'a pas l'ambition d'établir dès à présent pareil prospective qui ne peut être que le fruit de mûres réflexions d groupe. Nous nous défendrons aussi de prôner ici telle ou tell forme d'organisation toujours critiquable. Nous croyons cependan utile d'élaborer les grandes lignes de réflexion qui devraient guide la démarche de tout honnête homme, médecin ou administrateur, s préoccupant des conditions d'exercice de la médecine par delà le intérêts individuels immédiats ou les querelles partisanes.

Valeurs qui doivent guider les réformes

A notre avis, deux critères entrent en jeu dans l'élaboration de conditions d'exercice optimales :

— **le bien commun :** une médecine de qualité (en ce compris l bien des malades individuels) pour un rendement optimal de moyens mis en œuvre ;

— **le bien individuel :** les conditions de vie et de travail des pra ticiens eux-mêmes.

Une telle définition semble peu opérationnelle car elle fait inte venir des notions floues, telle que « médecine de qualité », et ell ne résoud pas les conflits possibles entre bien commun et bie individuel.

Il convient donc de creuser le problème en analysant chaque terme et en en faisant ressortir les implications.

1. MEDECINE DE QUALITE.

C'est la médecine qui assure au plus grand nombre des soins satisfaisants au point de vue psychologique et les meilleurs au point de vue médical dans un état donné des connaissances. On répond ainsi au besoin subjectif de soins (« besoin » au sens économique) et au besoin objectif (« besoin » au sens médical). Ceci implique tout d'abord une médecine personnalisée et un temps « médecin par malade » suffisant [4]. Cela requiert ensuite la possibilité pour le médecin de poursuivre sa formation tout au long de sa carrière, c'est-à-dire un temps suffisant à consacrer à la lecture, des « recyclages » universitaires périodiques, des occasions de promotion... Enfin, dans le travail quotidien, l'exercice en équipe favorise des fructueux contacts, des conseils mutuels, une « surveillance » à la fois discrète et efficace sur les thérapeutiques proposées ; il est hors de doute qu'à cet égard, la médecine de groupe ou d'hôpital l'emporte sur la médecine isolée.

2. LE RENDEMENT MAXIMAL.

Ce critère économique qui hérisse encore bien souvent les représentants du corps médical prend toute son importance à une époque où la part consacrée aux soins médicaux et à l'hygiène tend vers les 8% du revenu national, soit quelque 60 milliards de francs belges en 1970 [5]. Les moyens étant de toutes façons limités, il est inutile de proclamer comme on l'a souvent fait, qu'en « matière de soins, le critère financier ne doit pas intervenir ». En fait, consciemment ou non, cet élément intervient à tout moment, que ce soit dans le choix des appareils à acheter ou dans le choix des malades à soigner.

Si l'on reprend la définition d'une médecine de qualité : « Les soins les meilleurs au plus grand nombre », on doit se demander si les règles suivantes ne doivent pas être suivies :

— critère d'utilité sociale et non critère de prestige dans les appareils à acheter ;

---

(4) A propos des « attentes » des patients voir par exemple l'enquête « *Les Français et leur médecin* » commentée par O. LAHALLE, dans Le Concours Médical, Paris, 1959, n°s 20 à 50.

(5) WINTERBERG, M. et VAN PEETERSEN, A., *Prévisions des dépenses de consommation privée*, Cahiers économiques de Bruxelles, 1966, n° 30, pp. 157-202.

— utilisation intensive des équipements onéreux, et donc acha groupés et concertation mutuelle des médecins et des hôpitaux

— éventuellement, réflexion sur le choix des malades à traiter e cas d'encombrement (critère de l'espérance de vie et de l'utili sociale potentielle, plutôt que l'ignorance hypocrite dans laquell ces problèmes sont actuellement laissés, la fortune du patien n'étant en définitive pas étrangère au choix opéré) ;

— division du travail entre médecins, infirmières et auxiliaires a sein d'équipes bien organisées ;

— contrôle statistique de l'ampleur et du coût moyen des presta tions par médecin, autre volet du contrôle médical assurant l qualité des soins (système américain du « medical audit ») ;

— contrôle des prestations par malade par l'instauration d'u carnet médical et la collaboration honnête entre médecins e hôpitaux.

Sans doute une telle médecine coûte-t-elle cher, mais n'est-il pa utile de réserver un certain pourcentage des sommes consacrées la santé publique à la valorisation de son ensemble ?

3. LES CONDITIONS DE VIE.

Il s'agit d'assurer aux protecteurs de notre santé non seu lement une vie familiale décente, mais encore le prestig le revenu, la sécurité d'existence qu'ils méritent par leu longue formation, leurs lourdes responsabilités et leur rythme d vie harassant. La vie familiale ne sera obtenue que par un reven suffisant et une coopération loyale avec les collègues. Le reven implique une revalorisation honnête et périodique des honoraire (quel que soit par ailleurs le **mode** de rémunération). Dans l système actuel, ces tarifs dépendent moins d'une réflexion serein et d'une politique des revenus concertés que de la force politiqu des groupes en présence avec le danger toujours présent de vo le groupe médical considéré comme électoralement négligeable.

Quant aux conditions de prestige, elles rejoignent partiellement le précédentes :

— impératifs du revenu vis-à-vis du public sensible aux signe extérieurs de réussite dans notre civilisation matérialiste ;

— possibilité de promotion interne pour le prestige à l'égard de collègues.

4. LES CONDITIONS DE TRAVAIL.

Nous touchons ici une zone frontière intéressant autant la satisfaction individuelle du praticien que l'assurance d'une bonne médecine pour la communauté. Les questions du libre-choix, de secret médical et d'équipement ont été suffisamment développées ailleurs pour ne pas devoir y revenir ici. Signalons seulement que l'indépendance réclamée à juste titre par les médecins n'est pas seulement nécessaire vis-à-vis des employeurs (6). Elle équilibre aussi la vie du médecin lorsqu'elle est assurée vis-à-vis du malade (organisation d'un système de garde par exemple) et vis-à-vis des pouvoirs politiques (absence de nominations partisanes...)

La démarche à suivre

Si, d'une part, l'on a conscience du caractère inéluctable des réformes à entreprendre, si, d'autre part, l'on a délimité les valeurs devant guider ces réformes, le chemin à suivre ne se trouve cependant pas automatiquement tracé. Toute la question est de savoir comment dépasser une attitude d'observation passive ou de lutte vaine et concevoir dès à présent la démarche à suivre pour construire de concert des structures nouvelles et ne pas être structurellement déphasé.

A notre avis, cette démarche devrait s'opérer sur trois plans : celui des études, celui de l'information et celui de l'action.

1. LES ETUDES D'ABORD.

Il est ahurissant qu'un secteur de notre économie absorbant bientôt 8 % de notre revenu national fasse l'objet de si peu d'études. La recherche en ce domaine en est encore au stade embryonnaire. Les mécanismes réels de la demande (influence des prix, du ticket modérateur, de l'assurance notamment) devraient être étudiés en détails. Le comportement de l'offre médicale aussi présente son intérêt à une époque où les problèmes de répartition commencent à se faire sentir. Les perspectives d'avenir sont rarissimes, mises à part les plaintes répétées concernant l'augmentation du budget de l'assurance maladie ; peu d'études

(6) Notons à cet égard que l'obligation de contrat est prévue par l'arrêté royal du 10 novembre 1967.

s'attachent à déterminer impartialement l'avenir des besoins de la population et à établir des choix politiques lucides. Médecins, administrateurs et gouvernants auraient intérêt à charger leurs services d'études ou, pour éviter toute insinuation de partialité, à confier à des organismes scientifiques indépendants le soin de jeter pour eux les bases d'une véritable politique objective de la santé.

2. LE PLAN DE L'INFORMATION ENSUITE.

Les médecins devraient pouvoir bénéficier d'une information sereine, non politisée ; ils devraient, par le biais de leur presse professionnelle, prendre conscience des problèmes de l'assurance maladie, des réalisations de médecine de groupe, des données de l'économie sanitaire. Dès le stade des études, un cours ou des conférences devraient pouvoir évoquer ces questions.

3. QUANT A L'ACTION PROPREMENT DITE,

toutes les tentatives sont possibles dans de multiples directions. Beaucoup de prudence s'impose sur le plan des mesures de l'Etat. Dans l'optique traditionnelle de son rôle « subsidiaire », l'Etat devrait encourager et financer tout essai de rationalisation interne de la profession, en commençant d'ailleurs par prêcher l'exemple dans les organismes où il exerce une certaine tutelle. Mais sur le plan des réformes d'ensemble, il faut se souvenir que la valeur théorique d'un système n'égale pas nécessairement sa valeur pratique, déterminée par le contexte socio-politique d'une nation et le degré d'éducation civique des intéressés.

Si le corps médical ne veut pas assister à des tentatives de réforme outrancières, il est donc urgent qu'il s'efforce par lui-même de s'adapter aux conditions nouvelles d'exercice de sa profession, dans le respect des valeurs qui lui sont chères [7]. En effet, il n'est rien d'aussi dangereux pour la santé d'un groupe que de rester ancré à une situation d'immobilisme dans un monde où tout n'est que changement.

D. DELIEGE-ROTT.

---

(7) Ces dernières devant cependant être également remises loyalement en question et éventuellement « modernisées ». Voir par exemple PEQUIGNOT, H. *La médecine dans le monde moderne,* Le Concours médical, Paris, 89e année, nº 38, 23-9-1967, pp. 6035 - 6046.

Bibliographie récente de l'auteur

— L'avenir de la demande de soins en Belgique et en Europe (Revue belge de sécurité sociale - Bruxelles - novembre-décembre 1967).

— Etude statistique des spécialités médicales dans les pays de la C.E.E. (Cahiers de sociologie et de démographie médicales - Paris - avril-juin 1968 - pp. 98 à 106).

— Le rôle du médecin et ses relations avec le milieu social (La Revue Nouvelle - juillet-août 1968).

'avenir de la religion dans la civilisation technique

par le Père Jean DANIELOU (1)

vant-dire

Il est évident qu'il y a aujourd'hui une crise religieuse, **une crise du sens de Dieu,** une contestation de la réalité religieuse. Ceci bien sûr du côté de l'univers de l'athéisme sous ses différentes formes. Mais on constate aussi, il faut le dire, un certain affaissement de ce sens de Dieu dans les milieux chrétiens eux-mêmes et en dehors des milieux chrétiens dans des milieux religieux traditionnels.

Nous aurons à nous interroger sur le sens de cette crise. Elle peut être interprétée de deux manières : comme une sorte de **déclin de la religion** et du sens de Dieu dans le monde moderne qui irait ainsi dans le sens de l'athéisme ; ou comme un **défi jeté par le monde moderne** sous ses différents aspects aux religions, mais défi dont la question est de savoir si les religions sauront le relever. Ceci est en effet la manière dont pour moi le problème se pose.

Je ne crois aucunement à un déclin de la religion ; je crois au contraire qu'elle tiendra dans la civilisation technique une place immense. Je pense pour ma part que **l'athéisme représente un moment de crise** et non pas du tout une solution d'avenir. Mais il est évident qu'ici le problème central pour moi est celui de l'aptitude des hommes religieux et en particulier des chrétiens à relever ce défi ; en d'autres termes, saurons-nous présenter la Parole de Dieu au monde moderne, à la civilisation technique d'une manière telle qu'elle soit convaincante pour cette civilisation ?

Conférence prononcée par l'auteur au cycle de « Foi Vivante », le 27 février 1968. Texte rédigé d'après la bande enregistrée.

C'est pourquoi le problème essentiel pour moi, c'est moins les défis qui nous viennent du dehors que les crises qui sont au dedans. Dans cette période post-conciliaire c'est là, je pense, la question essentielle. Est-ce que cette période post-conciliaire sera vraiment ce qu'elle peut être, ce qu'elle doit être, une période de renouveau dans le sens de ce témoignage rendu à Dieu et aux valeurs religieuses ? Ou est-ce que cette période post-conciliaire est une période d'effritement de la foi en Dieu dans les communautés chrétiennes et dans les diverses religions du monde ? **Est-ce que les hommes religieux, les témoins de Dieu sont aujourd'hui capables de parler de Dieu aux hommes de ce temps de la manière dont les hommes de ce temps attendent qu'on leur parle ?**

Je voudrais dire aussi en introduction que pour moi le problème religieux est un problème qui ne concerne pas simplement les Eglises ou les Communautés religieuses, mais qu'il est avant tout **un problème de civilisation.** A mon avis la dimension religieuse est une dimension constitutive de la civilisation en tant que telle. Je ne crois absolument pas qu'une sécularisation de la civilisation soit quelque chose vers quoi nous allions parce que je crois que ceci est à la fois mortel pour la religion qui, se trouvant rejetée en dehors des grands espaces de la cité, de la culture, de l'information, se trouverait inexorablement ainsi raréfiée, et mortel pour la civilisation car je pense qu'une civilisation qui n'a pas une dimension religieuse est une civilisation radicalement mutilée.

Je crois donc que le problème se pose ainsi : de quelle manière la dimension religieuse s'exprimera-t-elle dans la civilisation technique ? Pour moi ceci est la seule question et c'est ce que nous essayerons d'esquisser dans la dernière partie de cette conférence : les aspects de la civilisation technique dans lesquels nous pouvons saluer les ébauches, les démarches, les recherches d'une redécouverte de Dieu. Il faut avouer que ce serait une chose bien paradoxale que les hommes de la civilisation technique redécouvrent Dieu au moment où les hommes des religions sont en train de l'abandonner. J'espère que c'est une surprise qui ne nous sera pas réservée. Il serait en effet paradoxal de voir, aux frontières de l'athéisme, les hommes redécouvrir Dieu alors que le sens de Dieu s'affaisserait chez les témoins traditionnels des religions.

Or, j'ai l'impression à certains égards que c'est un peu ce à quoi nous assistons à ce moment dans certains secteurs. Comme le disait PEGUY : **« Il ne faut pas nous attrister pour plaire à quelques misérables dévôts que Dieu revienne parfois par où on ne l'attendait**

pas ». Il est très possible en effet que Dieu revienne par où on ne l'attendait pas. Pour moi la certitude est que Dieu reviendra, c'est pour moi le pari essentiel, c'est la perspective dans laquelle je situe et ma conférence de ce soir et bien entendu toute ma pensée.

Nous aurons à nous interroger sur les raisons qui font tout d'abord qu'il y a actuellement cette crise de la dimension religieuse et du sens de Dieu. Je vais donc essayer d'en donner quelques grandes lignes.

Nous nous interrogerons ensuite sur les raisons d'un certain affaissement de la dimension proprement religieuse à l'intérieur même des communautés chrétiennes — protestantes, catholiques ou autres.

Et enfin nous nous interrogerons sur les pierres d'attente de la religion du futur, de cette redécouverte de Dieu dans la civilisation technique telle que nous pouvons précisément en décrire certains aspects et certains symptômes.

Contestation de la Religion-Humanisme

Disons d'abord quelque chose des contestations. D'où vient que la civilisation technique apparaît massivement comme une contestation de la dimension religieuse ? Bien entendu, ici je parle de la religion et non pas des chrétiens. Je tiens à préciser tout à fait ce point et ce que je dis vaut autant pour l'Hindouisme, pour l'Islam, pour le Judaïsme. Ce qui m'intéresse ce sont les dimensions religieuses en tant que constitutives de l'humanisme et non pas le message chrétien en tant que tel. Ce qui est également une prise de position car actuellement un certain nombre de théologiens opposent Religion et Révélation et se posent la question de savoir ce que deviendra la Révélation dans un monde dont la religion aura disparu. Ceci n'est pas ma position ; en réalité c'est le problème de la religion en tant que telle, de la rencontre avec Dieu comme dimension de l'humanisme en tant que tel, que je pose.

D'où vient qu'il y a en ce moment une contestation de la religion, une contestation de la domension religieuse ? Je pense que ceci peut être rattaché à **trois sources principales.**

1. Il y a d'abord LA PENSÉE SCIENTIFIQUE.

La pensée scientifique est incontestablement un des aspects fondamentaux de l'humanisme moderne et il faut dire que ce développement de la pensée scientifique est une chose admirable. Il est trop clair que nous ne pouvons que reconnaître, que saluer dans le progrès des sciences d'une manière générale et dans leur application technique à tous les niveaux, quelque chose qui représente une **merveille de notre temps.** Il est trop clair qu'une attitude qui consisterait à bouder le monde de ce temps serait une attitude qui rendrait incapable de lui apporter Dieu ; on ne peut sauver que ce qu'on aime, et **aimer notre temps** — c'est trop évident — est la condition première pour que nous puissions avoir à lui dire quelque chose.

Je voudrais, dans ce domaine de la pensée scientifique, souligner particulièrement un aspect.

Il y a des choses qui sont évidentes de prime abord et sur lesquelles il n'est pas besoin d'insister. Par exemple sur les problèmes posés par les démarches scientifiques d'une manière générale, dans la mesure où elles nous habituent à des critères de certitude qui sont très différents de la foi religieuse. Une des difficultés qui est celle de la pensée scientifique est en effet que les démarches qui sont celles de la pensée religieuse ne lui apparaissent pas présenter la rigueur des démarches de la science et que par conséquent il y aurait une tendance chez des esprits de ce type à penser que le domaine religieux est un domaine qui n'est pas susceptible de certitude intellectuelle et qui relève essentiellement de l'ordre du sentiment, qui est quelque chose d'essentiellement subjectif. Nous aurons à revenir sur cette vue que je crois profondément fausse car je crois qu'il y a une rigueur autre que la rigueur des sciences positives, mais il est évident que ceci est une des raisons qui font qu'un esprit de formation scientifique est souvent dépaysé dans les domaines qui sont ceux de la foi religieuse sous ses différents aspects.

Il est évident aussi qu'il y a des domaines où, dans le passé, le développement de la pensée scientifique a posé des problèmes à la foi, je pense en particulier à tout ce qui relève de l'ordre de l'Ecriture et en particulier de tout ce qui, dans l'Ecriture, concerne les origines du monde et les origines de l'homme. Le problème : « Comment peut-on concilier la Bible et la Science ? » est un problème classique. Je pense qu'à bien des égards c'est un problème dépassé et que pour des chrétiens cultivés d'aujourd'hui et même pour des non chrétiens également cultivés, ce problème n'est plus de ceux qui constituent l'essentiel.

Ce sur quoi je voudrais attirer l'attention c'est que le grand événement, actuellement, au niveau du développement de la pensée scientifique est **l'avènement des sciences humaines.**

Qu'est-ce que j'entends ici par sciences humaines ? Essentiellement **les sciences psychologiques,** les différentes formes de la psychologie scientifique et très particulièrement **la psychanalyse ; la sociologie** sous ses différentes formes avec toutes les méthodes annexes qui sont les siennes et en particulier l'utilisation des méthodes statistiques ; et enfin une science qui est en train de se développer beaucoup, la linguistique avec la philosophie qui se greffe sur elle et qui est **le structuralisme.**

Si nous cherchons quels sont les livres qui, durant ces derniers mois, ont suscité un grand intérêt dans les milieux parisiens — ce sont, d'abord, les écrits de LACAN qui sont une sorte de manifeste de la psychanalyse. Il vient de paraître aux éditions GALLIMARD une nouvelle revue qui s'appelle **« Silicet ». —** (Il est curieux que les psychanalystes découvrent le latin au moment où les chrétiens l'abandonnent).

Il y a, d'autre part, le livre de Michel FOUCAULT **« Les mots et les choses »,** qui est un manifeste de structuralisme fondé essentiellement sur l'importance donnée à la linguistique, c'est-à-dire à l'étude des mots comme devant apporter la clef du mystère de l'homme, si tant est qu'il y ait un mystère de l'homme. (Ceci est précisément la question que pose M. FOUCAULT).

En troisième lieu ce sont les petits livres d'ALTHUSSER sur le Marxisme, en particulier **« Lire Marx »,** qui relèvent alors du troisième secteur que je soulignais, c'est-à-dire celui de la sociologie mais ici d'une sociologie qui se fait extrêmement dogmatique, qui n'est pas simplement une enquête sociologique d'étude scientifique mais une conception de la sociologie comme apportant la clef du mystère de l'homme.

Ce qui est évidemment essentiel ici, c'est que ceci représente un gigantesque et passionnant effort pour étendre désormais la méthode strictement scientifique à un objet auquel on ne l'avait pas appliqué jusqu'à présent et qui est l'homme.

Jusqu'à présent la science avait essentiellement pour objet le monde, le monde inanimé et le monde animé. Ce qu'on appelait les « sciences » positives, c'était essentiellement la physique, la chimie et la biologie avec la mathématique comme méthode.

Mais il est significatif que la Faculté des Lettres de Paris s'appelle maintenant **la Faculté des Sciences Humaines,** c'est-à-dire qu'il y a une substitution des sciences humaines à ce qu'on appelait autrefois culture générale, littérature, histoire, philosophie et les diverses disciplines qui constituaient l'objet spécifique d'une branche de la culture qui, parce qu'elle portait sur l'homme, était considérée comme relevant essentiellement d'autres méthodes que les sciences du monde physique. Actuellement les sciences humaines signifient cette volonté, et j'ajoute que cette volonté est légitime car c'est le devoir de la science de pousser aussi loin qu'elle peut ses méthodes d'explication. Il serait absurde de le contester et il faut ajouter que dans cet ordre, la science permet d'atteindre des résultats tout à fait valables. Il est évident par exemple qu'une science comme la psychanalyse — si on ne peut bien entendu en abuser — est une science qui a réellement permis d'explorer certaines sphères de l'homme et d'en dégager un certain nombre de lois et nous en sommes tous bénéficiaires d'une certaine manière parce qu'elle a permis d'élucider un certain nombre de choses et de supprimer un certain nombre d'explications irréalistes en les remplaçant par des explications de type scientifique. Quand la psychanalyse n'aurait fait que remplacer la culpabilité morbide par le sens de ce qu'est l'authentique moralité, nous devrions dire qu'elle aurait rendu d'immenses services.

Ceci est vrai également des recherches sociologiques. Les recherches sociologiques appliquées par exemple à la sociologie religieuse ont permis de donner une base beaucoup plus scientifique à la pastorale en permettant de se rendre compte d'une manière réaliste et rigoureuse de ce qu'étaient les situations réelles.

Par conséquent il n'est pas question, et il n'est jamais question, de contester la valeur de la science en tant que science. Tant que la science est science elle est toujours bonne. Mais **quand la science cesse d'être science pour devenir scientisme,** c'est-à-dire quand la science prétend à une sorte d'impérialisme total par lequel elle prétendrait qu'elle est capable de résoudre la totalité des problèmes à tous les niveaux, alors nous ne sommes plus en présence de la science que nous saluons et que nous aimons, mais nous sommes en présence d'une idéologie d'un type particulier, une idéologie dont nous avons le droit de penser qu'elle est radicalement fausse.

Car il est évident que s'il y a des sciences humaines, c'est dans la mesure où il est possible d'atteindre par des méthodes scientifiques un certain nombre d'aspects de l'homme, ce que j'appellerais l'ensemble de nos conditionnements; nous sommes conditionnés psy-

chologiquement, nous sommes conditionnés sociologiquement et nous sommes conditionnés culturellement. Mais **quand on a fait le tour de nos conditionnements,** on a fait comme le disait PEGUY « la grande ceinture », **on a fait le tour de l'homme mais on n'est pas rentré dedans.**

Je veux dire par là qu'il y a dans ce qui constitue l'homme en tant qu'homme, en tant qu'il est une liberté, une intelligence, une destinée spirituelle, quelque chose qui par nature échappe radicalement à toutes les prises des méthodes scientifiques en tant que telles. Je veux dire que quand le vieux chirurgien LE DANTEC prétendait, au début de ce siècle, qu'il croirait en Dieu quand il l'aurait trouvé sous son scalpel, il disait quelque chose d'aussi bête que ce que dit aujourd'hui Michel FOUCAULT dans son livre « Les mots et les choses » quand il dit qu'il croirait dans l'homme le jour où il l'aurait trouvé dans le langage car il est évident que lorsqu'on étudie le langage on ne saurait trouver l'homme. M. Michel FOUCAULT en conclut que l'homme n'existe pas ; nous, notre conclusion est toute différente. Avec la méthode qu'il a prise il ne pouvait pas le trouver.

Il y a là ce que PASCAL appelait **une différence d'ordre** et PASCAL en ce sens reste absolument notre maître. PASCAL l'a dit : il y a les choses qui sont celles de la matière ou qui participent au monde de la matière, mais au-dessus de l'ordre des corps il y a l'ordre des esprits et tous les corps ensemble ne font pas une intelligence. Et au-delà de l'ordre des esprits, il y a ce que PASCAL, en bon augustinien, appelait l'ordre de la charité, c'est-à-dire l'ordre de la destinée divine de l'homme et ceci ni les corps ni les esprits ne peuvent y atteindre.

Or, le propre d'une méthode intellectuelle correcte est d'apporter à chaque objet l'esprit qui lui est propre. Il y a une méthode qui correspond au domaine des choses de la science, mais il y a une autre méthode qui correspond à l'intelligence profonde de l'homme, à ce qui constitue finalement pour nous l'essentiel des certitudes dont nous avons besoin et qui sont les certitudes que nous avons les uns sur les autres, la certitude qui n'est communicable que par la parole humaine, dans laquelle le cœur s'ouvre au cœur, dans laquelle la personne a quelque chose en elle de totalement inaccessible à la science car, comme l'a dit le philosophe Max SCHELLER **« Le silence est le propre des personnes »** et le contenu d'un cœur est radicalement inaccessible à toute effraction de la science quelle qu'elle soit ; les secrets des cœurs, nous ne les connaissons

que par le témoignage de la parole qui constitue la méthode propre pour ce qui relève des certitudes essentielles de nos vies, celles qui portent sur les rapports inter-humains.

Il est bien clair que tout ce qui relève de l'amour, tout ce qui relève de l'amitié, tout ce qui relève de la fidélité, tout ce qui relève de la vérité du témoignage, tout ceci est en effet d'un autre ordre et ne relève pas du tout du même type de méthodes que les méthodes de la science.

Et enfin, pour parler toujours avec PASCAL, il y a ce dernier ordre qui est l'ordre des choses dernières, l'ordre de ce qui constitue les destinées ultimes et de l'individu et de l'humanité, l'ordre de ce que nous appelons avec l'Ecriture le dessein de Dieu et où nous introduit seul un autre esprit, l'esprit de prophétie, qui nous introduit dans ce qui constitue le secret et le mystère derniers de ce que nous sommes et de ce qu'est l'humanité tout entière. Comme l'a dit encore PASCAL, **non seulement nous ne connaissons Dieu que par Jésus-Christ, mais nous ne nous connaissons finalement nous-mêmes que par Jésus-Christ.** Et ceci reste une parole totalement valable au XXe siècle comme elle l'était au temps où PASCAL l'a écrite.

Donc le danger des sciences humaines c'est d'appliquer toutes sortes d'aplanissements, de réduire la totalité du savoir à un certain type et par conséquent de représenter un danger incommensurable pour l'avenir de la culture. Car il est trop clair qu'il y aurait, dans cette prétention précisément à n'avoir plus qu'un seul type de culture dit scientifique, et à résorber dans ce type de culture toutes les sphères qui sont celles de l'homme, quelque chose qui constitue à mon sens **un danger immense pour la civilisation actuelle,** un danger que nous commençons à sentir dans les universités et qui risque d'amener une stérilisation et une destruction de tout ce qui n'est pas un certain type particulier de l'intelligence.

Actuellement nous assistons à ce phénomène très étrange d'une disparition quasi totale de la créativité en domaine littéraire. Il n'y a jamais eu un tel désert dans ce domaine et celui-ci finit par amener une espèce de désaffection totale de la chose littéraire. Pourquoi cela ? Il est évident que le climat qui est actuellement celni de la culture ne suscite absolument pas dans l'esprit de garçons ou de filles doués les conditions qui seraient favorables à créer des œuvres de beauté parce que précisément, le type de culture qu'ils reçoivent les tourne vers des attitudes d'esprit qui sont totalement différentes et opposées.

Ceci était à préciser, d'abord pour montrer dans quel sens les problèmes que je veux poser ce soir sont des « problèmes humains », des problèmes qui concernent l'avenir même de toute la culture et de la civilisation humaine ; pour montrer ensuite les menaces ou les contestations qui concernent tout un domaine de l'existence. Pour en rester encore à cette question de l'esprit scientifique et des problèmes qu'il pose à l'attitude religieuse, il faudrait dire qu'un des aspects de la culture scientifique est contraire à celui dont nous venons de parler.

Les deux choses coexistent ; **un dogmatisme de la science,** dont nous venons de parler, mais simultanément **un scepticisme de la science.** Pourquoi la science est-elle sceptique ? Pourquoi la science est-elle maîtresse de doute ? Parce qu'il est clair que sur le plan scientifique **il n'y a jamais que des hypothèses de travail** et il est clair que le mot « certitude » est un mot que ne supporte pas un esprit scientifique. Sur le terrain scientifique il a absolument raison car dans ce domaine il n'y a jamais que **des approximations successives.** Il est trop clair qu'il relève du plus stupide primarisme de s'imaginer que l'état actuel de la science est quelque chose qu'on pourrait appeler vérité car il est évident que la science procède toujours en mettant en question le système précédent pour le remplacer par un autre. De ce point de vue il n'y a rien qui soit plus relatif que les systèmes scientifiques et il est certain que la représentation du monde que nous avons à présent sera complètement modifiée dans un demi-siècle étant donnée l'extraordinaire accélération de la recherche à laquelle nous assistons à l'heure actuelle.

Ce qui choquera donc beaucoup un esprit formé par les méthodes scientifiques c'est quand un chrétien parlera de certitude. Le résultat en est que **beaucoup de chrétiens n'osent plus parler de certitude,** parce que c'est un des multiples points où ils éprouvent de terribles complexes d'infériorité, où ils ont tellement peur de passer pour des esprits arriérés et antédiluviens qu'ils se laissent terriblement impressionner. On verra des chrétiens déclarer que ce mot de certitude, il faut absolument l'éviter, qu'il n'y a jamais que de la recherche, qu'il n'y a jamais que de la mise en question et admettre qu'au fond le climat du normal de l'intelligence est le doute.

Il faut aller ici au fond de la question car nous ne pouvons laisser affirmer de telles choses sans voir ce qu'il y a derrière ; c'est trop grave. **Si la foi n'est pas une certitude, je ne vois absolument plus ce qu'elle est.** Si elle n'est pas le fait que nous pensons qu'il y a quelque chose sur quoi nous pouvons nous appuyer totalement, qui

est la parole de Jésus-Christ, je ne vois absolument plus à ce moment-là ce qu'est la foi. Il n'y a plus qu'une recherche parmi d'autres recherches.

Mais encore faut-il préciser les choses et montrer pourquoi nous sommes ici en présence d'une caricature de ce qu'est l'authentique méthode scientifique. Pourquoi cela ? Eh bien qu'est-ce que les savants mettent en doute ? **Les savants n'ont jamais mis en doute la réalité des choses.** Jamais un savant n'a mis en doute l'existence du soleil ni de la lune. Et il y a du point de vue de la science quelque chose qui est absolument permanent : c'est **la permanence des objets.** Les objets ne changent pas, le soleil et la lune sont exactement les mêmes, ou à peu près les mêmes, aujourd'hui qu'ils étaient il y a 4.000 ans. Et pour les étoiles, nous recevons seulement aujourd'hui les rayons qu'elles nous ont envoyés, il y a des milliers d'années. **Qu'est-ce qui change dans la science ?** Essentiellement **les théories que l'on fait sur une réalité qui n'est pas mise en question.**

Or, **que font un certain nombre de chrétiens ? Ils mettent en question non seulement les théories mais les réalités.** Je crois que c'est absurde de dire que parce qu'il y a des certitudes il n'y a pas pour autant de recherches. Je crois que la pensée chrétienne est une perpétuelle recherche et que les théologies sont la perpétuelle remise en question d'interprétations d'un donné et que ces interprétations en effet doivent progresser. Je crois profondément au progrès de la pensée théologique. Mais **cette pensée théologique est un progrès dans l'intelligence d'une réalité qui, elle, est absolument immuable.** Et il est certain que le danger serait aujourd'hui de remettre en question avec la théorie l'objet lui-même et comme le dit le proverbe de « jeter l'enfant avec l'eau du bain ».

Or, à mon avis, quand on remet en question le fait que la Vierge Marie ait conçu de l'opération du Saint-Esprit — comme je l'ai entendu mettre en question par des théologiens — quand on met en question que la Résurrection du Christ soit la résurrection du corps physique du Christ et qu'on y voit le symbole simplement de notre propre résurrection, alors je dis qu'à ce moment-là on supprime, on met en question non pas du tout les interprétations mais la réalité elle-même. C'est-à-dire que la réalité même, ici, c'est essentiellement cette action divine opérée à travers l'histoire du salut qui fait l'objet même de la foi, à savoir le symbole que nous transmet la foi des Apôtres : **« Il a été conçu du Saint-Esprit de la Vierge Marie, il a été crucifié sous Ponce Pilate, il est ressuscité,**

il est monté aux cieux, il est assis à la droite de Dieu, il reviendra juger les vivants et les morts ». Ceci constitue la réalité absolument immuable.

Ce qui peut par contre indéfiniment progresser, c'est notre intelligence de cette réalité, parce que le Christ est abîme insondable dont nous n'atteindrons jamais les frontières ; le Christ est aussi vaste et plus vaste que le monde et c'est pourquoi nous pouvons indéfiniment grandir, et par la contemplation et par l'intelligence théologique, dans la connaissance de cet univers insondable. A condition bien entendu que ce soit la connaissance de ce réel et non pas la suppression de ce réel car à ce moment-là il n'y a plus rien du tout, il n'y a plus que l'homme qui s'est renvoyé à lui-même.

Il est donc très important ici de montrer qu'**il y a, à l'intérieur de la foi, un doute,** une mise en question qui est **parfaitement légitime** — c'est celle qui correspond à la recherche d'une intelligence toujours plus grande du donné ; mais qu'**il y a** par contre **un doute** qui est **contraire à la méthode scientifique elle-même** et que jamais un scientifique n'a appliqué à sa science, qui est la mise en question de l'objet même sur lequel on réfléchit.

Donc un premier ordre de mise en question sur le plan religieux relève de certaines des habitudes que la méthode scientifique suscite quand elle prétend s'appliquer à des objets pour lesquels elle n'est aucunement faite.

2. Il y a, deuxièmement, une contestation d'un tout autre ordre que j'appellerais LA CONTESTATION SOCIOLOGIQUE.

C'est celle qui vient des conditions mêmes de la civilisation actuelle, et en particulier de ce que la civilisation actuelle devient de plus en plus absorbante dans la totalité des activités de l'homme. Il y a en quelque sorte **une pression de l'existence collective,** avec ses multiples rouages, **dans laquelle l'homme moderne se trouve de plus en plus engagé, en sorte qu'il n'y trouve plus l'espace et le silence qui lui permettraient de rencontrer Dieu, de se retrouver lui-même et** dans un certain sens **de retrouver vraiment les autres.**

En d'autres termes, il y a une sorte de menace pour l'intériorité de l'homme, pour sa vie personnelle, du fait d'une existence de plus en plus totalement accaparée par les innombrables tâches

qu'une planification, une organisation de l'existence ne fait à bien des égards qu'augmenter. Aujourd'hui tout finit par être étroitement mesuré par cette sorte de rythme implacable, y compris les loisirs dans la mesure où les loisirs mêmes deviennent à leur tour des loisirs organisés.

Il y a donc ici une sorte de menace de fait. **Le problème aujourd'hui** est moins, pour finir, une mise en question théorique de Dieu qu'**une sorte d'indifférence profonde** parce que l'attention est totalement captée par tout cet ensemble de choses qui nous sollicitent et qui font qu'il y a en fait dans notre civilisation **une sorte d'absence de Dieu.** Le problème n'est plus un problème théorique, un problème de l'intelligence mais essentiellement un problème de fait.

Nous sentons très bien ici que nous sommes affrontés à un combat. La menace qui, à ce point de vue, pèse sur notre existence est **une menace d'asphyxie spirituelle,** pratiquement une sorte de disparition de ce que j'appelle l'oraison. Celle-ci est un problème politique. Cela paraît paradoxal ; dans mon esprit ce ne l'est aucunement. Car je pense qu'une civilisation qui ne permet pas à l'âme de respirer, qui ne permet pas à l'homme intérieur de s'exprimer sous cette forme essentielle qu'est la rencontre de Dieu, est une civilisation profondément inhumaine. De ce point de vue, l'oraison, la prière, la vie intérieure sont, dans le monde d'aujourd'hui où elles sont tellement méconnues, méprisées et dévaluées, non pas du tout à la recherche égoïste de notre petite satisfaction intérieure mais au contraire un des principaux combats pour nos frères les hommes. **Aujourd'hui des hommes qui prient sont parmi les plus grands serviteurs de la cité.** Parce que la cité de demain ne manquera pas de pétrole, d'énergie atomique, d'ingénieurs, d'organisateurs, de techniciens, mais elle risque profondément de manquer de contemplatifs, d'âmes de prière, et la prière est aussi essentielle à une civilisation que l'organisation ou que le travail technique.

Mon ami LA PIRA qui ne peut être considéré comme un réactionnaire puisqu'il s'est trouvé exclu de la politique italienne à cause de ses idées trop avancées, a coutume de dire que **la cité est basée sur deux fondements essentiels : les logements ouvriers et les monastères contemplatifs.** Quand LA PIRA a dit cela, il a dit un des mots les plus essentiels de notre temps. Une cité sans maisons ouvrières est une cité inhumaine car c'est la misère des corps. Mais une cité sans monastères contemplatifs est une cité inhumaine parce que c'est la misère des âmes et la misère des cœurs. Et

quand LA PIRA dit encore que la vraie cité est celle où les hommes ont leurs maisons et où Dieu a sa maison, il a dit une des paroles, ici encore, essentielles de notre temps : une ville qui ne serait plus que la ville du travail et qui ne serait plus la ville de la prière serait en ce sens une ville profondément inhumaine.

Il y a donc ici ce que j'appellerais une idée dans l'ordre de la civilisation elle-même, dans l'ordre du combat dans la civilisation. Pour ma part **je ne comprends absolument pas à quoi servent les chrétiens et en quoi les chrétiens servent leurs frères s'ils ne mènent pas ce combat-là.**

Après tout chacun a son combat à mener mais dans la mesure où, chrétiens, nous professons que la dimension divine est une part essentielle de notre existence, le service que nous avons à rendre à la civilisation de notre temps est précisément de l'aider à pouvoir, malgré cette pression et ce poids de la civilisation technique sécularisante, garder cet espace où il lui est permis d'épanouir cette dimension essentielle d'elle-même qu'est la rencontre avec Dieu.

3. Il y a enfin, toujours dans le domaine de ces contestations, un dernier aspect : L'ASPECT ANTHROPOLOGIQUE. C'est-à-dire tout ce qui relève dans l'homme moderne de la volonté d'autonomie totale, de suffisance entière à soi-même, d'émancipation. L'humanité, en grande partie d'ailleurs sous l'impulsion du progrès scientifique, est aujourd'hui passionnée d'**émancipation** à tous les niveaux. Il faut dire comme je l'ai dit pour le développement scientifique et pour le développement sociologique, que ceci est en soi absolument **positif**. Le Pape JEAN XXIII a salué cette volonté d'émancipation quand, dans **« Pacem in terris »**, il a proclamé que les grands événements du monde d'aujourd'hui c'était l'émancipation ouvrière, l'émancipation des peuples de couleur, l'émancipation de la femme et pour une part aussi la promotion des jeunes, et quand il a énuméré cette célèbre liste des **Droits de l'homme,** montrant comment l'homme d'aujourd'hui exige de voir reconnus ses droits et sa dignité par la société.

Il y a dans cette **recherche d'une existence pleinement adulte** quelque chose qui est positif dans l'homme d'aujourd'hui et que nous ne pouvons que saluer comme étant un des traits de cette civilisation dans laquelle nous devons vivre. Mais ici encore importe-t-il de dégager ce que cette volonté de devenir adulte a de valable et ce qui en constitue la caricature. Et **de cette caricature** je distinguerai seulement ici très brièvement deux aspects.

A. **Premier aspect : la prétention de la liberté individuelle à se faire la norme de toute chose.** C'est ce que nous trouvons dans un type de pensée actuelle, que ce soit celle de SARTRE, de MALRAUX, de CAMU ou de beaucoup de penseurs contemporains pour qui il n'y a **pas d'autres morales que la réalisation de soi-même** et pour qui la référence à un bien et à un mal objectifs est totalement exclue. Je définirai comme suit ces morales, d'ailleurs très attirantes : l'essentiel est la grandeur et la grandeur est d'aller jusqu'au bout de soi. Comme le dit SARTRE dans son langage : les salauds, les bourgeois, ce sont ceux qui, pour observer les conformismes sociaux, n'ont pas le courage d'aller jusqu'au bout de leur aventure, jusqu'au bout d'eux-mêmes.

Il y a là une affreuse confusion entre l'ordre dans lequel une liberté a besoin de s'inscrire pour se réaliser et les conformismes sociaux qui sont deux choses qui n'ont absolument rien à voir l'une avec l'autre. Le fait de faire de la seule sincérité le critère de la moralité et de ne pas s'en référer à un bien objectif est quelque chose qui compromet radicalement la possibilité d'un humanisme. Même les hommes qui, en théorie, affirment que leur liberté individuelle est la seule norme, reconstituent des ordres moraux dont ils se font les fidèles défenseurs.

Je prends par exemple le cas de SARTRE qui, tout en affirmant que tout projet est valable, se reconnaît cependant le droit d'établir un tribunal où il se permet de condamner Monsieur JOHNSON. D'après la philosophie de Sartre, tout projet est légitime. Et donc le projet de TCHANG KAI CHEK, le projet de HO CHI MINH, le projet de JOHNSON, le projet de de GAULLE, le projet de qui vous voulez, d'après la doctrine de Sartre, est légitime. Mais Sartre redevient un moraliste, et un moraliste impitoyable ; il constitue un tribunal où, au nom de sa morale, de la morale qu'il prêche, il condamne et il juge absolument comme ce Dieu auquel il reprochait de condamner et de juger.

De deux choses l'une : ou bien on conteste qu'il y ait des critères objectifs du bien et du mal — et alors il ne faut pas condamner comme le fait SARTRE — ou on affirme qu'il y a des critères objectifs du bien et du mal, mais on n'a plus le droit alors de contester l'existence d'une morale objective et de dire qu'il n'y a d'autre morale que celle de la sincérité. Si le seul critère est la sincérité on n'a le droit de condamner personne. Mais là est le mensonge, car la sincérité est toujours quelque chose de respectable mais elle ne fait pas le bien et la vérité, et **on peut parfaitement estimer la sincérité d'un homme et détester ses idées.**

C'est ce que trop souvent aujourd'hui on ne comprend pas, c'est ce qui fausse très profondément ce qu'on appelle le dialogue. On s'imagine que le dialogue c'est dire qu'il n'y a pas de vérité et que tout est sur le même plan. Ceci est la caricature du dialogue car **le dialogue est un échange entre des hommes qui croient en quelque chose,** qui se respectent, qui confrontent ce qu'ils croient mais non pas qui mettent tout sur le même plan. Il y a une mise en question radicale de l'idée même de vérité, de bien objectif, de réalité et d'ordre dans laquelle seule la liberté de l'homme peut s'épanouir, qui est ici encore non pas un humanisme mais la subversion même de l'humanisme.

B. Deuxième aspect : la transposition dans les rapports de l'homme avec Dieu de ce qui est dit légitimement des rapports des enfants avec les parents, des ouvriers avec le patron ou des citoyens à l'égard du Pouvoir.

L'essentiel de la pensée de SARTRE était celle de la mort du père et il est certain que la mort du père signifie quelque chose de vrai dans la mesure où il faut absolument qu'à un moment donné l'enfant s'émancipe de ses parents pour devenir lui-même adulte.

Mais ceci est-il transposable à l'ordre des rapports de l'homme et de Dieu ? Nous nous trouvons ici en présence d'un problème absolument différent car si dans les autres cas nous sommes en présence de réalités qui sont sur le plan humain tout à fait égales et, peut-on dire, de moments successifs dans un développement, par contre, dans le rapport de l'homme et de Dieu il y a quelque chose qui est radicalement différent, qui est l'expression même de cette réalité ontologique fondamentale qui fait que l'homme est en fait une créature qui se reçoit de Dieu, qui est engagée dès son origine même dans un dialogue. Par conséquent **reconnaître Dieu,** l'attitude religieuse, **est simplement reconnaître que nous n'existons que dans la mesure où nous sommes le terme d'un acte d'amour et où nous répondons par l'amour à cet amour.**

Ceci est la constitution même de ce qu'est un humanisme chrétien ; à ces niveaux-là le problème d'une émancipation qui ferait qu'on ne supporterait plus d'avoir Dieu au-dessus de soi n'est aucunement l'expression d'une émancipation de l'homme mais d'une espèce d'exaspération de la volonté d'appartenance à soi-même et finalement de l'instinct de propriété qui fait que l'homme considère comme étant contraire à sa dignité de ne pas se tenir entièrement de lui-même et de reconnaître qu'il se reçoit d'un autre.

Ce sont ici encore des choses pour lesquelles il importe de mettre les points sur les « i ». Une espèce de vague atmosphère, de vague mentalité, d'esprit adulte et de volonté d'autonomie finiraient par faire oublier que le rapport avec Dieu ne compromet aucunement cette volonté d'autonomie mais compromet ce qui en est la caricature, une certaine volonté de suffisance à soi et de ne s'appartenir qu'à soi-même.

Affaisement du sens de Dieu à l'intérieur du Christianisme

Après les affrontements du dehors disons quelque chose des difficultés du dedans. Pourquoi y a-t-il à l'intérieur même du christianisme aujourd'hui un certain affaissement du sens de Dieu, de la dimension divine de l'existence chrétienne ?

1. **Un premier point,** essentiel aujourd'hui dans la mesure où il fait l'objet de toute une littérature, principalement d'origine américaine et dont actuellement nous recevons les produits, qui s'attache au THEME DE LA MORT DE DIEU et de la fin de la religion au sens où l'ont entendu des hommes comme ROBINSON, comme POPE, comme VANLEUVEN, comme ALSINGER. On peut dire que le fond de cette idée est de faire de la religion en tant que telle un phénomène culturel dépassé. La religion correspondrait à une mentalité primitive et la science la ferait en quelque sorte automatiquement disparaître. Ceci d'ailleurs n'est pas neuf, c'était déjà la doctrine d'Auguste COMTE quand il opposait l'âge théologique, l'âge philosophique et l'âge scientifique ; c'est l'idée que la science remplace la religion.

Le problème qui se pose est de savoir **ce que devient le christianisme dans un monde post-religieux.** La réponse à ce problème est la suivante : le christianisme, dans un monde post-religieux dont la religion a disparu, s'exprime essentiellement dans la relation avec l'autre et par conséquent **ce qui remplace la relation avec Dieu c'est la relation avec le prochain.**

Ceci est, d'une part, quelque chose qui existe d'une manière théorique, c'est ce qu'on appelle les théoriciens de la mort de Dieu. Mais ceci existe aussi — et cela me paraît beaucoup plus important — d'une manière pratique. En d'autres termes, incontestablement ceci tend aujourd'hui à être la manière dont le christianisme est compris par un certain nombre de chrétiens.

A. Alors disons d'abord tout ce que cette attitude a de positif. PEGUY, au début de ce siècle, a dit ceci : **« Ce qui fait la crise de la foi ce n'est pas qu'on ait trouvé des raisons qui contrediraient certains dogmes, mais c'est que ce qui reste aujourd'hui du monde chrétien manque profondément de charité ».**

Cette parole de PEGUY a retenti profondément comme un remords, comme un reproche dans l'âme chrétienne et ceci est bien. Les chrétiens ont pris conscience qu'ils avaient en effet manqué de charité, que **le christianisme du XIXe siècle avait manqué de charité, c'est-à-dire qu'il était passé à côté de grands problèmes humains** — il était passé à côté de la question sociale, il était passé à côté des problèmes coloniaux et des problèmes de l'émancipation des peuples — et qu'il y avait quelque chose là qui n'avait pas été perçu et qui était pourtant une dimension du cœur chrétien. Et je dirais que la révolution conciliaire est précisément d'avoir opéré cette restitution de la dimension de rencontre avec le prochain, et en particulier de la rencontre avec le prochain dans sa dimension sociale et collective comme étant constitutive de l'existence chrétienne.

Du coup l'accent en vient à être tellement mis sur cet aspect qu'il finit par y être mis exclusivement, ce qui n'est évidemment pas du tout la même chose.

On voit très bien ceci au niveau de la confession. Nos grand-mères se confessaient essentiellement d'avoir manqué la messe le dimanche et d'avoir fait gras le vendredi. Je me souviens confessant un viel Auvergnat à qui je demandai après qu'il m'eût dit avoir manqué la messe et fait gras le vendredi : « Mais enfin vous n'avez rien fait d'autre, vous n'avez jamais manqué à la charité ? » : Il m'a regardé et m'a dit : « Monsieur, pour qui me prenez-vous ? » — Ce qui voulait dire : cela ne vous regarde pas du tout, ce qui regarde les curés c'est la messe et le poisson, mais le reste c'est mon affaire

Si vous interrogez un garçon ou une fille d'aujourd'hui c'est exactement le contraire : ils s'accusent presque toujours d'avoir manqué à la charité. — Si vous leur demandez ensuite : « Mais vous avez été à la messe ? » Ils avouent l'avoir manquée, peut-être cinq ou six fois, mais pensent manifestement à peine à s'en confesser.

B. Il y a là un renversement symptomatique, dont j'ai dit l'aspect positif mais dont il importe aussi de dire l'aspect négatif. Car il est absolument faux de dire que le christianisme se résume dans l'amour du prochain : le christianisme com-

prend les deux commandements : « **Tu aimeras Dieu de toute ton âme, de tout ton cœur et de toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même ».**

Les deux commandements sont exactement sur le même plan, il n'y a aucun des deux qui soit privilégié. La relation avec Dieu est aussi constitutive de l'existence chrétienne que la relation avec le prochain et, pour parler le jargon d'aujourd'hui, **la dimension verticale est aussi importante que la dimension horizontale.** Il serait absurde d'arriver maintenant à ce qu'on appelle un christianisme « horizontaliste » et de dire que le christianisme « verticaliste » est une espèce d'illusion et de mythe qu'il faut démythiser parce qu'il n'y a que l'horizontal qui soit valable. C'est presque ridicule. Il est évident que les deux s'appellent absolument l'un et l'autre, qu'un amour de Dieu qui ne s'exprime pas par un amour du prochain n'est pas authentique, mais l'amour du prochain authentique a toujours sa source dans l'amour de Dieu.

J'ai dit **l'amour du prochain authentique** et j'entends par là **l'amour chrétien du prochain.** Car après tout il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour aimer son prochain d'une certaine manière et c'est un affreux pharisaïsme de la part des chrétiens de dire qu'ils sont les spécialistes de l'amour du prochain. Pour ma part je connais des communistes, je connais des athées qui, lorsqu'il s'agit de dévouement à leur prochain, valent autant que des chrétiens. Il est absurde de dire que le fait d'aimer son prochain en ce sens-là soit du christianisme ; Dieu a fait bon le cœur de l'homme et il y a une bonté du cœur qui est d'abord quelque chose d'humain.

Mais il y a une charité qui est une charité chrétienne et cette charité chrétienne ne consiste pas dans le fait d'être un peu plus ou un peu moins dévoué — ce qui se situe à un niveau proprement humain — mais elle consiste dans une certaine dimension de l'amour. Ce qui constitue la spécificité, et l'**unique spécificité de la dimension chrétienne, c'est d'aimer dans l'autre non seulement son bien-être matériel ou sa promotion sociale, mais d'aimer aussi son âme,** c'est-à-dire de voir aussi en lui, par le regard de la foi, ce que le Christ essaie de susciter et d'essayer de l'aider à s'accomplir dans la plénitude de sa vocation, de sa vocation humaine et de sa vocation divine. A ce moment-là il y a quelque chose d'unique dans la charité chrétienne car il y a un moment où la charité purement humaine n'a plus rien à dire et où la charité chrétienne a encore tout à dire.

Devant quelqu'un qui va mourir, quand je lui donne Jésus-Christ, je lui donne quelque chose que personne d'autre ne peut lui donner et qui est un don éminent de la charité, une grâce éminente que je l'aide à ce moment-là à découvrir. Or je nie qu'on aime l'autre de cet amour si cet amour ne s'enracine pas dans l'amour de Dieu, car je ne vois pas pourquoi j'essayerais de donner Dieu aux autres si d'abord je n'ai pas découvert que Dieu était pour moi une incomparable richesse. Pour moi la charité chrétienne authentique c'est de vouloir partager avec les autres non seulement tout ce que tous nous pouvons partager avec tous, mais aussi cette part propre qui est précisément cette richesse de la vie chrétienne, de la vie spirituelle, de l'amour de Dieu.

Qu'est-ce que c'est finalement qu'un apôtre ? Qu'est-ce que c'est que la grandeur de **l'apostolat ?** C'est non pas de faire je ne sais quel racolage ou je ne sais quel prosélytisme, mais **ce besoin impérieux de partager Dieu avec les autres** parce que j'ai d'abord découvert que Dieu était pour moi une richesse incomparable.

Une charité chrétienne qui se situerait à un niveau purement humain et qui se couperait de sa relation avec l'amour de Dieu et de son enracinement dans la prière, ne serait qu'une charité chrétienne absolument dégradée, une caricature de la charité chrétienne intégrale. Je lui refuse le droit de se dire charité chrétienne : elle est simplement solidarité humaine. C'est déjà quelque chose de grand mais il importe de définir ce que sont les choses.

Il y a de ce point de vue une sorte de renversement qui risque d'aller beaucoup trop loin et qui, ayons le courage de le dire, ne procède pas seulement de bons sentiments — et ce sont de bons sentiments que de vouloir aider nos frères. Mais ce renversement procède aussi d'une certaine oblitération du sens de Dieu qui tient à un appauvrissement massif de la vie spirituelle, de la vie intérieure, de la vie d'union à Dieu, de la vie d'oraison. Or, personne ne contestera que cette dimension est une dimension essentielle du christianisme dans son intégralité, que c'est ce que nous rencontrons dans ces chrétiens éminents que resteront toujours pour nous les grands saints et qu'une des crises que risque de traverser la chrétienté contemporaine c'est précisément cette **crise de la sainteté,** d'une sainteté qui est impensable si elle n'est pas d'abord cette intimité avec le Dieu vivant.

2. En second lieu, l'autre aspect de cette sorte de fléchissement intérieur, de ce fléchissement du sens de Dieu, concerne non plus l'aspect individuel mais l'aspect collectif, celui de la présence de l'Eglise dans la civilisation ou, d'une manière plus générale puisque c'est sur ce plan que je me mets avant tout, de la présence de la dimension religieuse dans la civilisation.

Tout ce que je viens de dire serait aussi valable pour des bouddhistes, pour des musulmans, pour des juifs, combien en connais-je qui sont des âmes de prière et qui ont une intimité admirable avec Dieu ; ceci n'est pas un privilège des chrétiens, c'est une dimension de tout humanisme, de toute grande culture. Ce qu'il y a de plus grand dans les civilisations ce sont finalement les grandeurs religieuses, c'est ce qui en constitue les valeurs suprêmes.

Cet autre aspect aujourd'hui est celui d'UNE CERTAINE DISPARITION DE LA DIMENSION RELIGIEUSE DANS LA CIVILISATON. Ceci correspond de l'intérieur à ce que je disais tout à l'heure de cette pression de la cité. Mais le malheur est que loin de résister à cette pression de la cité, les chrétiens font chorus avec elle. On veut les mettre dehors et ils disent que c'est beaucoup mieux. Or, c'est là un manque profond de vitalité, un manque profond de santé. Les chrétiens actuellement sont bourrés de complexes, sont remplis de je ne sais quel esprit d'auto-destruction et d'auto-critique qui finalement détruit en eux tout humanisme chrétien et fait qu'au lieu d'être un corps vivant (qui, par sa vitalité et par son rayonnement même, conquiert sa place dans la cité), ils donnent l'impression que ce qu'ils ont de mieux à faire c'est de se retirer dans quelque catacombe et de laisser se constituer une civilisation séculière, c'est-à-dire une civilisation dont Dieu est absent.

Pour moi, **le problème religieux** ne saurait être un problème seulement individuel ; il **est aussi essentiellement un problème collectif.** Quelles que soient les conditions de civilisation, il y aura toujours des individus qui auront des crises métaphysiques et des besoins mystiques. Mais, **ce qu'une civilisation séculière rend impossible c'est l'existence d'un peuple chrétien** et, à mon avis, c'est la grande option d'aujourd'hui. Est-ce que nous nous résignons à ce que le christianisme ne soit plus le fait que d'une petite élite de militants ou d'une petite élite de spiritualistes, de quelques monastères qui émergeront d'un monde qui, lui, sera totalement sécularisé et athéisé ? Ou est-ce que nous continuons de penser que la religion de Jésus-Christ est la religion des pauvres et qu'une Eglise qui n'est pas l'Eglise d'un grand peuple, qui n'est pas l'Eglise du tout venant, qui n'est pas l'Eglise de la foule, qui n'est pas cette Eglise mêlée de justes et de pécheurs dont parlait PEGUY, serait encore l'Eglise de Jésus-Christ ?

Un jour un marxiste polonais, aux rencontres internationales de Genève, disait publiquement : « Nous savons qu'il y aura toujours des individus qui auront des crises métaphysiques et cela ne nous gêne pas. Quelques intellectuels chrétiens dans un pays communiste ne sont pas plus dangereux que quelques intellectuels marxistes dans un pays chrétien. Mais ce dont nous ne voulons plus, c'est d'un peuple chrétien. »

Tout l'effort actuel est un effort pour détruire le peuple chrétien dans les démocraties populaires. Nous avons formé un Comité pour les Orthodoxes de Russie avec des hommes qui ne sont pas suspects d'être hostiles par principe à tout aspect du communisme, puisque c'est François MAURIAC qui est le président de ce Comité et que ce groupe se réunit dans les bureaux de Jean-Marie DOMENACH à « Esprit », qu'il compte des gens comme le Pasteur CASALIS et un certain nombre d'autres qui, sur le plan politique et social, sont favorables à bien des aspects de la révolution russe. Nous avons formé ce comité pour défendre le petit peuple russe orthodoxe, apprimé et qu'on cherche à détruire par des moyens inadmissibles. C'est contre ceci que nous protestons et que nous protesterons toujours.

Nous protestons contre ce qui se fait par la violence mais nous protestons aussi contre ce qui se fait subtilement, comme ce qui se fait dans nos pays par une sécularisation progressive qui rend progressivement le christianisme et la religion absents des grands espaces de la civilisation et de la cité.

Le problème se pose ici à tous les niveaux. Il se pose au niveau de l'urbanisme : il y a aujourd'hui de grands débats sur la présence du lieu de culte dans les villes modernes. Des théologiens, et même des théologiens jésuites, disent qu'il est absolument inutile que dans les villes modernes il y ait encore des lieux de culte et que les chrétiens n'ont qu'à se réunir comme tout le monde à la salle de la Mairie ou à la maison de la culture. La disparition du lieu de culte comme signe vivant de la présence de Dieu au sein de la cité technique est un élément essentiel de l'urbanisme du futur. Ce qui est étrange c'est que nous avons en France des quantités d'hommes chargés de l'aménagement du territoire qui en sont persuadés et que ce sont souvent les ecclésiastiques qui leur disent : non, non ce n'est pas la peine, nous aimons mieux aller nous terrer dans nos trous.

A mon avis il y a là une espèce d'acceptation de démission et de disparition qui entraînera inexorablement la disparition du petit peuple chrétien. Il faut être réaliste : il est impossible à la majorité des hommes de se constituer contre la pression du milieu dans lequel ils vivent, car cela demande de l'héroïsme et l'héroïsme est quelque chose qu'il est impossible de demander à la majorité des hommes.

Je suis moi-même breton. Dans mon village, le dimanche, tout le monde va à la messe. Quand ces Bretons viennent à Paris, ils n'y vont plus. Cela veut-il dire que leur foi était une « religion sociologique ? » Pas du tout. Ce sont des hommes qui croient en Dieu, qui aiment Dieu, mais ils ne peuvent pas maintenir ceci dans un milieu qui va totalement en sens contraire,

où les camarades se moquent d'eux, où toute la vie est organisée autrement. J'ai travaillé dans la banlieue parisienne : il est absolument impossible à une fille de 16 ans qui va à l'usine de garder sa foi et sa pureté. C'est impossible à l'exception de quelques militantes jocistes.

Le problème est de savoir si nous voulons une cité où il soit possible aux pauvres — et j'appelle pauvres le tout venant — d'avoir accès à l'Evangile avec ses valeurs morales et religieuses. Pour ceci il faut absolument maintenir une présence effective de cette dimension religieuse dans la cité car autrement, le climat étant totalement en sens contraire, il absorbe inexorablement la masse des hommes.

Vous me direz alors qu'il restera les héros. A quoi je vous répondrai que **je ne me soucie pas des héros, parce que les héros se tirent toujours d'affaire,** je dirais même que cela les excite d'être en présence de quelque chose d'hostile, cela les stimule et par conséquent les héros font leur affaire du sécularisme. C'est précisément en cela qu'ils ne sont pas intéressants parce que ce qui est intéressant ce sont ceux qu'on peut aider, qu'on doit aider. Pour ma part je reste profondément fidèle à ce christianisme des pauvres, à ce christianisme de la grande paroisse chrétienne. J'aurais horreur d'un christianisme qui serait formé de petites chapelles de militants. Pour moi le vrai christianisme est celui où l'on rencontre dans l'église de la paroisse, tous les gens du quartier, ceux qui sont des fervents et ceux qui sont simplement des pratiquants mais qui tous, chacun à leur niveau, même si ce niveau est très petit, éprouvent encore le désir de venir s'abreuver ainsi aux sources de l'Evangile.

Quand bien même ceci consisterait simplement à venir à la messe à Pâques, et quand bien même ceci consisterait seulement à vouloir faire baptiser les enfants, se marier à l'église et avoir des funérailles religieuses, ceci est encore quelque chose d'extrêmement important car ce qui est affreux c'est quand ceci même disparaît et quand on est en présence d'un monde totalement désacralisé. Voilà pourquoi la défense et le maintien, avec bien entendu aussi le développement et l'éducation, de ce qui constitue les enracinements de la foi dans un peuple est si important.

L'enracinement du christianisme dans ces peuples est un capital infiniment précieux qu'on n'a pas le droit de gaspiller. Certes, de ce christianisme qui est souvent de pratique, il faut s'efforcer de faire un christianisme personnel et un christianisme militant. Et ceci est le travail éducatif qui nous incombe, mais dire qu'il faut tâcher de faire de tous les chrétiens autant que possible des militants amènerait à exclure de la maison de Dieu tous ceux qui n'en sont pas c'est-à-dire toute cette masse immense dont on ne peut pas attendre qu'elle devienne militante. Après tout, le christianisme

est une famille et dans une famille il est évident qu'il y en aura qui seront des chrétiens fervents, d'autres qui seront des chrétiens médiocres mais que même ceux qui sont des chrétiens médiocres feront baptiser leurs enfants et qu'**ainsi la foi sera transmise,** comme le disait PEGUY, **à travers la race**. Cette foi perdue, il est impossible de la retrouver. C'est pourquoi il serait criminel, là où elle existe, de la gaspiller.

Il ne s'agit aucunement — qu'on ne déforme pas le sens de mes paroles — de dire qu'il n'est pas indispensable d'éduquer les chrétiens, de faire d'eux des militants, mais encore ne faudrait-il pas, en sens inverse, mépriser ce christianisme du petit peuple chrétien ; ce christianisme des pauvres, c'est quelque chose qui est précieux aux yeux de Dieu.

Redécouverte de Dieu dans la civilisation technique

Ceci dit ouvrons en terminant quelques perspectives d'avenir.

Quelle est finalement la question positive ? Celle-ci : comment la parole de Dieu rencontrera-t-elle l'expérience de l'homme technique ?

Où est pour moi le problème ? La parole de Dieu a été, en gros, exprimée pour l'expérience de l'homme rural, de l'homme du passé. Mais nous avons aujourd'hui un homme nouveau. Pour moi, la crise actuelle c'est qu'entre la parole de Dieu, qui vient vers l'homme, et l'homme qui attend la parole de Dieu, il y a aujourd'hui une espèce d'écran. Celui-ci fait que la parole de Dieu ne rencontre pas l'homme actuel. Pourquoi ? Est-ce parce que l'homme actuel serait incapable d'entendre la parole de Dieu ? Absolument pas ! **L'homme actuel est aussi capable que celui d'hier d'entendre la Parole de Dieu mais cette parole de Dieu lui est mal dite.** En d'autres termes c'est notre faute à nous, à nous tous qui n'avons pas encore pu trouver le langage. Par langage je n'entends pas simplement les mots mais quelque chose de beaucoup plus profond. Nous n'avons pas su trouver ces points sensibles dans le cœur de l'homme moderne qu'il faut rejoindre avec la parole. Pour que la parole touche le cœur.

Dans la Constitution **« Gaudium et Spes »,** ce grand texte du Concile sur l'Eglise et le monde moderne, dans le Chapitre 1 de la prémière partie, un mot revient près de vingt fois, parce qu'il a été demandé au cours des Commissions théologiques du Concile auquel je participais comme expert. Ce mot est le mot « cœur ».

« Cœur » non pas du tout au sens de la sensibilité, mais bien au sens biblique qui exprime l'homme profond. « Cœur » au sens d'AUGUSTIN quand il dit : **« Retourne au cœur. C'est dans l'homme intérieur qu'habite la vérité ».** Au sens de PASCAL quand il parle de **« Dieu sensible au cœur ».** Au sens de PEGUY quand il dit que **« l'homme est loin du foyer, loin du cœur ».** « Cœur » signifiant peut-on dire, la profondeur de l'homme.

Aujourd'hui, reconnaissons-le, notre parole n'atteint pas la profondeur de l'homme. Nous ne savons pas rejoindre les préoccupations de l'homme contemporain pour lui permettre, à partir de ces préoccupations, de rejoindre Dieu.

Nous commençons à entrevoir au moins quelques-unes des lignes à suivre. J'en indiquerai simplement très brièvement trois.

1. D'une part, à partir même de la pensée scientifique, ou plus exactement non pas à partir de la pensée scientifique comme telle — car la science comme telle se suffit à elle-même — mais **à partir de l'univers que la pensée scientifique nous manifeste,** nous fait connaître. Car, de même que l'homme du passé connaissait d'une part l'univers à travers la science mais voyait aussi dans l'univers selon la très belle formule de l'historien des religions Mircéa Eliade **« des hiérophanies, des manifestations du sacré, des manifestations de Dieu »,** il y a aussi une raison pour que l'homme moderne n'ait pas de l'univers cette double appréhension : l'une scientifique et technique où l'univers est ce dont il découvre les lois et ce dont il prospecte les espaces ; mais une autre également, religieuse, poétique même, par laquelle l'univers lui apparaît comme un livre qui lui parle **« d'autre chose »** comme le dit CLAUDEL. Or, assez curieusement, un certain nombre d'hommes commencent à le dire.

Je réunissais il y a quelque temps à Paris un colloque sur le sujet même qui nous occupe ce soir, l'avenir de la religion. J'avais interrogé deux scientifiques, deux sociologues, deux philosophes dont la majorité n'étaient pas des chrétiens. C'est un scientifique, professeur à l'Université de Caen — franc-maçon, ligue de l'enseignement, anticlérical — qui nous a dit : « Certes je ne suis pas chrétien mais je ne vois pas comment, moi, scientifique, je pourrais ne pas croire en Dieu car pour moi les prodiges que la science moderne nous montre dans l'univers sont quelque chose qui implique absolument qu'il y ait derrière cela une intelligence et une pensée qui portent et qui rendent intelligible cette incroyable merveille que la science moderne nous montre dans le monde. »

C'est également l'opinion d'un jeune philosophe professeur à la Sorbonne — que j'estime beaucoup parce que dans cet ordre il a pris parti courageusement contre le courant qui est celui de beaucoup de ceux qui l'entourent, Treismontant. Dans son beau livre *« Où est le problème de l'existence de Dieu »,* il entreprend de montrer que le monde que nous fait connaître la science aujourd'hui, en particulier dans toute sa dimension de finalité, est quelque chose qui implique une relation à une transcendance.

Je pense à TEILHARD de CHARDIN, grande figure religieuse d'aujourd'hui Teilhard a lancé ce défi, qui est pour moi une des paroles les plus admirables qu'il ait prononcées et qui est précisément le défi suprême aux tenants de la « mort de Dieu », quand il a dit : *« La religion est une dimension religieuse irréversible. Plus l'homme progressera, plus il éprouvera le besoin d'adorer ».* Loin de dire que la science fait disparaître l'adoration, il dit juste le contraire : il pense que l'adoration de l'homme du futur sera plus grande encore que n'avait été l'adoration de l'homme du passé.

Et PAUL VI, dans un admirable discours prononcé l'hiver dernier devant un groupe de scientifiques, disait qu'une religion naturelle — et je souligne ce mot — *une religion naturelle ressurgit aujourd'hui, non pas aux frontières de la science où on voulait la reléguer, mais au cœur même de celle-ci.*

Dans le monde d'aujourd'hui un certain nombre de scientifiques pensent donc que le monde que la science leur fait découvrir est quelque chose qui les conduit à Dieu.

2. Second aspect : tout ce mouvement qui soulève aujourd'hui l'humanité, qui l'arrache aux servitudes du passé, qui fait que dans sa situation actuelle elle éprouve comme une ivresse de ses jeunes conquêtes. Mais cette humanité tend à un développement toujours plus poussé : au-delà d'un développement purement matériel — qui déjà ne la satisfait plus du tout puisque c'est au niveau du développement culturel que s'accomplit maintenant le progrès, avec la lutte contre l'analphabétisme, la démocratisation de la culture — au-delà de cela, elle tend à un accomplissement suprême dont pour nous la signification est religieuse.

Une grande encyclique récente **« Populorum progressio »** a fait de cette catégorie du développement un aspect essentiel de la civilisation d'aujourd'hui en soulignant que ce développement, dans son mouvement même, tend à une dimension religieuse. Ici encore nous sommes en présence de ces points de l'expérience de l'homme moderne qui ouvrent ainsi à ces dépassements.

3. Enfin, en dernier lieu, l'homme lui-même, cet homme qui devient de plus en plus, aujourd'hui, pour l'homme l'objet essentiel de la réflexion et de la promotion, cet homme lui-même, à mesure que la science en a manifesté tout ce qui était saisissable et maîtrisable, touche à ses limites, à ces limites qui ont nom : **responsabilité.**

Récemment un grand savant disait : **« Aujourd'hui la situation de l'homme de science demande quelque chose de terriblement grave. Autrefois il avait l'impression que tout était commandé par une**

certaine nature, que c'était comme une machine sur rails et qu'on n'avait qu'à suivre les rails. Aujourd'hui l'homme devient le maître de la nature, aujourd'hui la nature ne le dirige plus, mais c'est lui qui la dirige. Et ceci lui donne le vertige ».

C'est ce qu'éprouvent les grands savants d'aujourd'hui : un vertige tragique devant l'immensité de leur responsabilité, **un vertige tragique** dans un monde où désormais l'homme devient — et deviendra de plus en plus et à un rythme accéléré — le maître de la nature. Mais alors le problème se pose : que faire de cette immense puissance ? Car il est clair que si on ne sait qu'en faire elle ne peut que susciter les pires catastrophes. Et nous sentons combien ces catastrophes sont menaçantes.

Il y a l'affrontement de la mort par la médecine moderne, toutes ces frontières que touchent aujourd'hui le médecin, le chirurgien le psychanalyste. Récemment un groupe de psychanalystes et de chirurgiens me demandaient — ils étaient pour la plupart des incroyants — de leur dire quelque chose sur ce que le christianisme pense de la mort car, disaient-ils, il est important tout de même que nous réfléchissions à ce qu'est la mort d'un homme et à ce qui fait que la mort d'un homme n'est pas la mort d'une bête.

La mort d'un homme pose des problèmes nouveaux et des quantités de questions : l'euthanasie, le droit ou le devoir de prolonger indéfiniment l'existence, toutes ces greffes dont la responsabilité commence à se poser au chirurgien. Tout cela pose des problèmes à

la fois métaphysiques et religieux et fait sentir l'insuffisance d'un positivisme qui prétendrait que les méthodes de la science peuvent résoudre tous les problèmes de l'homme. Cela soulève à nouveau l'interrogation de ce qu'est finalement **le secret de notre destinée.**

Conclusion

Il y a aujourd'hui une attente du monde. Le monde attend Dieu, il y a une attente de Dieu, pour reprendre le mot de Simone WEIL.
Ce qui serait dramatique c'est qu'à cette attente de Dieu les chrétiens ne soient pas capables de répondre parce qu'ils auraient laissé en eux, dans leurs pensées et dans leur vie intérieure, s'effondrer le sens de Dieu. C'est pourquoi un renouveau du sens de Dieu, à l'intérieur de l'Eglise, dans cette année de la foi, apparaît comme une des choses essentielles, non pas pour je ne sais quelle défense de l'Eglise pour elle-même, mais pour ce service de l'humanité de demain qui ne sera une humanité vraiment humaine que si elle a aussi cette dimension et qui attend de nous que nous soyons capables de la lui donner.

Jean DANIELOU.

chronique de st-luc

Notre carême de partage 1969

C'est avec les yeux embués de larmes que j'entame cet appel en faveur du Carême de Partage des médecins chrétiens et des Cercles et Gildes régionaux de la société médicale belge de Saint-Luc : notre petite consœur, le docteur Anne-Marie DUTRIEUX, est morte à la tâche à Thumbay (Kerala-Inde), le 6 février 1969.

Née à Marche-les-Ecaussines où elle exerça la médecine jusqu'à l'âge de 42 ans, elle eut la soudaine évidence de son inutilité relative en Belgique où les généralistes perdent pas mal de leur temps à rédiger des tas de papiers mutuellistes alors que tant de malades meurent dans le Tiers-Monde faute de médecins. Elle rompit les ponts ; remettant son cabinet médical à l'un de ses proches parents, médecin fraîchement promu, réalisant tout ce qu'elle possédait de façon à rassembler le maximum d'argent possible avec lequel elle pourrait aider ses futurs malades, elle partit à Thumbay, sous les auspices de Medicus Mundi.

Morte à la tâche, mais aussi de la tristesse presque désespérée de ne pouvoir faire que si peu de choses dans un océan de misère, d'être si peu aidée dans sa mission par les confrères de Belgique. Morte précisément au moment où le Cercle Saint-Luc de la Louvière s'ébranlait pour lui porter assistance.

En fin de sa dernière lettre (31 janvier), elle lance cet appel humble et pathétique, auquel tous nous devons répondre :

« Je suis mourante, mais en souvenir de ce que je n'ai su faire, continuez cela, s'il vous plaît. »

Oui ! continuons cela, c'est-à-dire tout cet effort à l'encontre de la misère, de la souffrance, de la maladie, qui sont le lot de la majorité des habitants de cette terre. Que, par un Carême de partage généreux, tous nos cercles et gildes régionaux de Saint-Luc donnent à leurs filiales spécialisées, l'AMAC et MEDICUS MUNDI, des moyens accrus pour pouvoir vraiment et utilement coopérer sur le plan de la santé avec les populations en voie de développement.

Les besoins sont énormes et de tous les genres :

— bourses d'études accélérées pour pouvoir se débrouiller quelque peu en chirurgie et en obstétrique d'urgence, bourses d'études pour maîtriser quelque peu la langue régionale, bourses d'études à l'Institut de Médecine Tropicale ;

— frais de voyage, en tout ou en partie, transport des bagages ou du véhicule, compléments de traitement, petites assurances, dépannages divers, prêts, rapatriement ;

— envoi de médicaments, d'outillage scientifique ou médical, de livres et de revues, intervention financière dans les réparations ou les constructions de pavillons, dispensaires, maternités ;

— correspondance suivie avec tous les membres au travail Outremer ;

— accueil de nos jeunes confrères et des infirmières originaires des pays d'Outremer, placement de ceux-ci en stage si possible rétribué (il s'agit généralement d'exilés, Watusi, Soudanais du Sud...), aide financière à nos jeunes confrères de l'Amérique latine pour qu'ils puissent eux-mêmes s'occuper de leurs compatriotes ruraux sans devoir pour cela mener une existence misérable (avec 10.000. FB par mois, on permet à un jeune confère équatorien ou bolivien de vivre une existence suffisamment digne de son titre) ;

— frais d'administration, évidemment réduits au minimum, frais d'édition de notre Revue AMAC-Medicus Mundi, qui fait le lien trimestriel indispensable entre ceux de là-bas et ceux d'ici pour qu'il y ait un esprit de famille, pour qu'ils puissent dire leurs problèmes et leurs difficultés et nous signaler en quoi nous pouvons les aider ;

— et tant de choses encore, tant, tant, et chaque jour nouvelles...

Voilà pourquoi nous osons nous tourner vers nos confrères de Saint-Luc et leur adresser cet appel. Le Carême de Partage ne doit être que l'étincelle initiale d'une collaboration que nous voudrions continue. Le Carême de Partage ne doit être qu'un temps fort.

— Parlons d'abord d'un rêve : **une équipe AMAC-MEDICUS MUNDI** au sein de chacun de nos cercles ou gildes régionaux, équipe où devraient figurer et œuvrer les femmes de nos membres, car dans le climat d'amitié et d'efficacité à créer, elles sont irremplaçables. J'englobe dans ce rêve les foyers de nos jeunes confrères de la Chaîne Hippocrate.

— Une suggestion, pour suivre : **le parrainage,** la prise en charge par chaque cercle des médecins et infirmières originaires de leur région, partis au Tiers-Monde.

Avec une correspondance régulière d'homme à homme, de femme à femme, et pourquoi pas ? si cela se présente, d'enfant à enfant.

Avec l'accueil confraternel et cordial lors du retour au pays ; réunion en leur honneur où on les interviewera sur leur travail au Tiers-Monde, buffet-froid ou souper démocratique, accueil en famille.

Avec une priorité pour les stages, une aide pour le recyclage ou la spécialisation.

— **S'abonner** à la revue AMAC-Medicus Mundi.

— Et enfin **l'aide financière :** la meilleure, un certain pourcentage des honoraires régulièrement versé 1, 2, 3 % ?) ; une excellente aussi : une grosse participation au Carême de Partage (avec la possibilité indiquée en annexe d'obtenir l'attestation pour la déduction des impôts).

Nous ne partons plus de zéro en 1969. L'an dernier en effet grâce aux efforts notamment des Sociétés de Bruxelles, Namur et Sint-Niklaas (Waas), près de 100.000 FB ont été récoltés. Gent avait adopté un jeune médecin congolais et lui avait permis d'effectuer un stage rétribué en chirurgie. D'autres sociétés avaient offert des livres à un confrère rwandais. D'autres enfin avaient récolté des médicaments. Nous ne partons plus de zéro, nous avons fait le premier pas, un tout petit pas bien modeste, parce que si tous les médecins chrétiens de Belgique nous envoyaient annuellement un billet de mille francs, nous disposerions d'un capital de 10 millions ! Et avec cela on ferait des miracles et on permettrait à nos envoyés de coopérer à soigner, soulager, guérir des centaines de milliers de déshérités.

Mais tout cea est littérature. Plus simplement, humblement, dédions ensemble ce Carême de Partage 1969 à la mémoire d'Anne-Marie DUTRIEUX.

R. V. G.

Tout don d'au moins 500 francs versé pour la réalisation des programmes de l'AMAC et de MEDICUS MUNDI au compte n° 4727.83 de « Entraide et Fraternité » en la Société Générale de Banque, C.C.P. 261, Agence Guimard, Bruxelles 4, jouit de l'exonération fiscale prévue par la loi du 12-11-62, art. 15, par. 1-6°. Mentionnez sur votre versement : Medicus Mundi. Peu après Entraide et Fraternité vous enverra une attestation à présenter en déduction à l'Administration des Finances. Soyez précis en ce qui concerne votre identité et votre adresse.
Précisons : le virement s'effectue au profit du compte n° 261 de la Société Générale de Banque, Agence Guimard, Bruxelles 4 Motif de paiement au verso : pour le compte 4727.83 de Entraide et Fraternité. Programme Medicus Mundi.



Sédatif d'éclat jouissant d'un action heureuse et complète Produit moderne et rationne dans le traitement des syndro mes névropathiques.

Passiflor
Bromure
Phényléthylmalonylurée
Eupeptiques digestifs

Produit présente d'après un cri térium médical. Aucune allusion à l'emploi de bromures. Aucune expression non convenable aux profanes.

INSOMNIES
INQUIETUDE
ANXIET
IRRITABILIT
ÉMOTIVIT
SPASMES, CHORÉE
TROUBLES NERVEUX
DE LA MENOPAUSE, ect.

SEDORINA OMIKRON

Parfaite réalisation de la synergie médicamenteuse la plus complète et rationnelle. Action certaine. Maximun de tolérance.

Littérature et échantillons :
Agent : Ste OMIKRON - GAGLIARDI
76, rue de Stassart - Tél. : 12.82.43 - BRUXELLES 5.